

I

À quelque chose malheur est bon

C'était le soir, un soir d'automne d'une beauté étincelante comme on en connaît seulement dans le Sud de la France.

Terre et ciel se confondaient, perdus dans la même couleur violette, et une brume laiteuse s'étendait sur le village de Vindouris. Mais, au-dessus, les monts de l'Esterel flamboyaient. Le soleil couchant accentuait le rouge sombre des roches, allumait des roux et des orangés dans la végétation. À cette heure-là, le temps semblait hésiter. Les bruits du jour, parfois stridents – crissements et bourdonnements d'insectes, chants aigus d'oiseaux, froissements d'herbes sèches, sifflement du vent dans la cime des arbres –, s'arrêtaient. Ceux de la nuit n'étaient pas encore là. La nature semblait miraculeusement calme, attentive. Enfin, après un dernier chatoïement, tout bascula dans la nuit.

Construit quarante ans auparavant par les parents de l'ancien propriétaire, et niché sur une petite éminence, au milieu des pins et des chênes-lièges, le mas des Deux-Vents dominait le village.

Passé la grille de fer forgé, toujours ouverte, une allée ombragée menait jusqu'au perron. Une vaste terrasse – seul luxe du lieu – permettait aux occupants d'admirer le magnifique spectacle des monts perdus dans la forêt.

On ne voyait pas la mer, mais, à une certaine douceur iodée de l'air, on la devinait toute proche. Parfois même, surtout le soir, on percevait son bruit monotone et, tout le jour, mouettes et goélands emplissaient le ciel de leurs cris.

Henri Monceval, homme bourru et taciturne, était le vétérinaire du petit bourg de Vindouris. Sa femme France, de santé fragile, aimait la sérénité du mas des Deux-Vents où ils vivaient depuis des années. Elle avait choisi elle-

même l'emplacement de la roseraie, derrière la maison, près d'un délicieux petit kiosque d'été. Quelques fauteuils, autour d'une grande table blanche, incitaient à goûter la douceur du soir.

Une petite Austin rouge s'engagea soudain dans l'allée et s'arrêta au bas du perron. Une jeune fille élancée en sortit. Malgré sa tenue sportive – polo bleu et jean moulant de longues jambes –, Hélène Monceval avait une sorte de grâce un peu ancienne, un charme presque raffiné. De beaux yeux noisette, de longs cheveux mousseux, châtain doré, adoucissaient des traits réguliers, mais légèrement anguleux.

Impulsive, spontanée, parfois têtue, allant jusqu'au bout de ce qu'elle s'était fixé, Hélène avait l'allure et la vivacité d'une fille indépendante. Mais son regard souvent anxieux, toujours mobile, laissait deviner une sensibilité exacerbée. Il effleurait parfois les gens et les objets, à la recherche, semblait-il, de quelque chose ou de quelqu'un. Pourtant, à vingt-trois ans, tout paraissait lui réussir. Pianiste virtuose, elle commençait à donner des concerts dans toute la France. Le reste du temps, elle était professeur de piano à Saint-Raphaël. Elle occupait aussi la charge d'organiste dans la petite église de Vindouris, par amitié pour le vieux curé de la paroisse, l'abbé Braillet, qui avait marié ses parents et l'avait baptisée. Elle arrivait d'ailleurs de chez lui.

France Monceval vint à sa rencontre et l'entoura de son bras. À soixante ans, elle en paraissait dix de moins. Grande, fine, distinguée, il émanait d'elle une sorte de bonté lumineuse. Après une brillante carrière de cantatrice, elle s'était mariée, assez tard, avec Henri Monceval, et Hélène était leur fille unique. Dès la naissance du bébé, France avait abandonné sa carrière. Elle ne l'avait jamais regretté.

— Bonsoir, ma chérie. Comment va l'abbé Braillet? On le dit très fatigué...

– Pas très fort, maman. Son cœur est en mauvais état...
Elle embrassa affectueusement sa mère, puis l'entraîna vers le perron.

– J'ai hâte d'être à la maison, dit-elle en souriant.

Elles montèrent en silence les quelques marches qui conduisaient à la porte d'entrée, puis pénétrèrent dans le salon. Hélène s'affala sur le canapé de cuir fauve, aussitôt rejointe par Dolly – une chienne des Pyrénées –, tout heureuse de retrouver les caresses de sa maîtresse. Rita, la petite chatte noir et blanc qui somnolait sur son fauteuil, ouvrit à demi les yeux, s'étira, esquissa un miaulement et se rendormit.

Malgré la douceur du soir, France avait allumé un feu dans l'immense cheminée. L'odeur du bois s'était répandue dans la salle à manger. Les flammes se reflétaient sur les vieux meubles provençaux trapus et luisants, doraient les reliures des livres de la bibliothèque. Au centre de la vaste pièce trônait le piano d'Hélène. C'était là qu'elle travaillait le mieux; là surtout qu'elle composait, face aux baies vitrées donnant sur l'Esterel, avec Dolly allongée à ses pieds et Rita sur les genoux.

Et, plus que tout, la présence de sa mère l'apaisait, la reconfortait. Il y avait entre elles une complicité qui les faisait se comprendre au-delà des mots.

France savait sa fille trop sensible, vulnérable, à la fois heureuse de faire ce qu'elle aimait et effrayée par sa notoriété naissante. Elle l'aurait voulue moins sauvage, moins secrète. Hélène semblait hésiter parfois à se lier, de peur sans doute de souffrir.

– Diane Monfort m'a téléphoné ce matin. Sa fille t'a invitée demain à Cannes, pour la journée. Christiana t'aime beaucoup, tu sais, continua-t-elle sans prêter attention à la petite grimace d'Hélène. Vous vous retrouverez entre amis... Tennis au programme...

– J'irai peut-être.

– Tu devrais. Tu as l'air fatiguée. Ça te changerait les idées.

– Sans doute. Mais je n’aurai pas l’esprit tranquille à cause de notre vieil ami. Un jeune prêtre doit venir rapidement le seconder. Mais malgré tout...

– C’est donc si grave, murmura France.

– Oui. J’ai vu le docteur Giraud. Il craint le pire.

Hélène se tut quelques instants. Puis elle ajouta doucement :

– C’était un peu mon père spirituel. Et puis, c’est lui qui, le premier, m’a enseigné la musique...

France se remémora la naissance prématurée de sa fille, les premières heures difficiles où l’enfant s’était débattue entre la vie et la mort. Ses prières en commun avec le prêtre avaient semblé maintenir miraculeusement le bébé en vie.

Henri Monceval arriva pour le dîner et s’assit en face d’Hélène. Plus petit que sa femme, le crâne un peu dégarni, il ne manquait pourtant pas de charme.

Cependant, il n’existait pas entre Hélène et lui ce lien privilégié qui unissait la jeune fille et sa mère. Elle lui faisait peu de confidences. Ils ne parlaient entre eux, le plus souvent, que de leur travail respectif.

– Et ton concert à la salle Pleyel? Dans huit jours, je crois?

– En effet. Ensuite, trois bonnes semaines de repos à Vindouris! Mes élèves m’attendent. Et j’ai besoin de faire une pause.

France revenait de la cuisine, les bras chargés de plats de crudités.

– C’est une vie exaltante, mais épuisante, dit-elle, et dont on finit par se lasser. Si un jour, comme moi, tu rencontres un homme qui...

– Je t’en prie, maman, coupa Hélène d’un ton un peu sec.

France, étonnée, la regarda, mais ne fit pas de commentaires, et le repas se poursuivit dans un silence inhabituel.

Plus tard, dans sa chambre, Hélène ouvrit grand les

fenêtres. Le ciel était d'un bleu très pur, si clair qu'on distinguait à peine les étoiles. Des grillons chantaient, et le parfum des roses montait jusqu'à elle, en bouffées chaudes. Des pensées contradictoires se bouscullaient dans son esprit. Son existence lui paraissait à la fois trop pleine et étrangement vide. Par quoi – ou par qui – combler ce vide? « L'Amour », pensa-t-elle en se moquant d'elle-même. Attendre tout de quelqu'un, attendre même quelqu'un lui paraissait ridicule. Et pourtant...

– Je ne suis finalement qu'une romantique, murmura-t-elle. Et ce romantisme, cet idéalisme, parfois, la révoltait. Voilà pourquoi, à table, la réflexion de sa mère l'avait irritée.

De plus, le matin même, elle avait eu une scène idiote avec Pierre Pascal, son imprésario.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, plutôt sympathique jusqu'à présent. Il avait posé un bras sur ses épaules et elle n'avait rien dit, croyant à un geste amical. Il s'était alors cru autorisé à aller plus loin et il était devenu presque violent... Elle avait fini par s'enfuir, dégoûtée.

Peut-être était-elle stupide, finalement, avec ses idées d'un autre âge, alors que le monde autour d'elle était grossier et brutal. Il valait mieux essayer de dormir et ne plus penser à cela.

La fraîcheur de l'aube l'éveilla. La même sensation de vide l'étreignait encore, tapie, semblait-il, au creux de son ventre... Ce fut cela, finalement, qui la poussa à accepter l'invitation de Christiana.

Elle déjeuna rapidement et, après avoir embrassé sa mère, prit la route de Cannes. Elle aimait cette ville, surtout à l'automne où elle était vidée de ses estivants. Il restait la végétation luxuriante, les pans de murs lumineux, blottis entre les bandes bleues du ciel et de la mer.

Elle se rendit directement à la villa de son amie, un peu à l'extérieur de la ville. Christiana prenait son petit déjeuner dehors, en compagnie de ses parents et de ses amis. La maison était toujours pleine d'invités, jeunes

intellectuels ou artistes le plus souvent. Parmi eux, elle vit tout de suite Philippe Fournier, un homme blond aux yeux bleus d'environ quarante ans, qui lui faisait une cour discrète, mais assidue. Veuf sans enfant, médecin, c'était un homme ouvert, spirituel. Sans être vraiment beau, il était courtois et plein de charme.

Hélène n'en était pas le moins du monde amoureuse. Elle repoussait gentiment ses avances, mais elle se plaisait en sa compagnie.

Elle salua monsieur et madame Monfort, embrassa Christiana et ses invités qu'elle connaissait tous. Puis elle s'assit auprès de son amie. Celle-ci lui sourit :

– Détendue, Hélène?

– Non. Fatiguée, mal dans ma peau... Une tournée de concerts harassante.

– Oublie tout cela. Écoute plutôt le programme de la journée : promenades, restaurant, tennis...

– Avec moi, bien sûr, ajouta Philippe en riant.

– Et enfin, farniente au bord de la Méditerranée, ajouta Christiana. Nous partons tout de suite.

– Très bien, fit Hélène en bondissant de sa chaise. Je me sens déjà mieux.

Tout le petit groupe rentra en fin d'après-midi. Madame Monfort se précipita vers eux.

– Hélène... J'ai essayé de te rejoindre tout l'après-midi. Ta maman a téléphoné, l'abbé Braillet est au plus mal. Un jeune prêtre a été envoyé à son chevet.

Sans prendre le temps de saluer ses hôtes, la jeune fille sauta dans sa voiture et prit à toute allure le chemin de Vindouris.

Grand, brun, l'allure sportive, vêtu d'un jean et d'un polo rouge, un jeune homme d'une trentaine d'années se tenait devant Hélène et la regardait.

Saisie, celle-ci resta un long moment sans rien dire : elle

avait reçu de plein fouet le choc de ses yeux noirs, profonds, perçants, scrutateurs. Un instant, elle eut l'impression que le monde s'était arrêté autour d'elle. Et une pensée bizarre lui vint : ils allaient rester là tous les deux, figés pour l'éternité, dans une sorte d'hypnose réciproque...

Reprenant tant bien que mal ses esprits, elle murmura :

– L'abbé Braillet?

– Vous êtes Hélène, n'est-ce pas? Entrez. À l'attitude de l'inconnu, à une certaine douceur triste de sa voix, elle comprit.

– Il m'a parlé de vous juste avant de mourir, dit-il simplement.

La course folle, l'émotion, la fatigue accumulée depuis des jours eurent raison d'Hélène : elle fondit en larmes.

– Je voudrais voir le prêtre... Le jeune prêtre qui devait venir, bredouilla-t-elle à travers ses sanglots.

– C'est moi. Venez. Je m'appelle Alexandre Rouffier, ajouta-t-il.

Il avait posé sa main sur son épaule. Ce simple contact, pourtant très bref, la plongea dans un malaise indéfinissable. Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau.

Elle détourna aussitôt les siens, gênée, bouleversée, prise de l'envie brutale, presque irrésistible, de se jeter dans les bras de cet homme et d'y pleurer librement.

Alexandre la conduisit auprès du défunt. Ils restèrent longtemps silencieux, priant avec ferveur. Puis d'autres personnes arrivèrent. Hélène, prostrée, les vit à peine. Elle restait là sans bouger, assise sur une chaise auprès du lit. À deux reprises Alexandre fit brusquement quelques pas vers elle, sembla vouloir lui parler ou même la toucher, puis s'éloigna.

Sans trop savoir comment, elle se retrouva au volant de sa voiture et prit le chemin des Deux-Vents.

Les jours qui suivirent passèrent dans une confusion presque totale. Pendant les obsèques de l'abbé, en donnant ses cours de piano, chez elle, partout, elle se sentait inerte,

incapable de réagir, voire de penser, tiraillée entre son chagrin et le bonheur d'avoir rencontré ce jeune prêtre. Elle ne cessait de penser à lui et rêvait de le revoir.

Le samedi, en fin de journée, elle se dirigea vers le presbytère.

Dans la pénombre du grand bureau, les murs blanchis à la chaux prenaient des tons bleutés. De belles gravures religieuses y étaient accrochées.

Alexandre s'assit dans un fauteuil, à côté de celui d'Hélène. Celle-ci ne savait trop ce qu'elle faisait là. Il lui fallait pourtant trouver un prétexte plausible.

– Je suis venue pour les chants de l'office de demain, commença-t-elle... Vous vous plaisez ici, monsieur... pardon, mon père? Êtes-vous de la région?

Le jeune prêtre la fixa de son regard chaleureux et magnétique. De nouveau, il sembla à Hélène que le temps s'était arrêté et que seule comptait l'emprise des yeux sombres de son interlocuteur. Puis, simplement, d'une voix basse, chaude, colorée par l'accent chantant de la Provence, il se mit à parler de lui, de son enfance modeste dans un village pas très loin d'ici, de ses premières années de sacerdoce près de Cassis, et surtout de son amour de la nature.

– Je suis guide de montagne. Je pense créer ici, comme à Cassis, un club de randonnée. J'espère que vous viendrez...

Hélène, au bout de dix minutes, s'entendit converser avec Alexandre comme avec un ami de longue date. Elle lui parla pêle-mêle de sa passion pour la musique, de ses voyages, de l'entente profonde qui l'unissait à sa mère. Elle lui confia son amour de la nature et des animaux, et l'affection qu'elle aimait retrouver dans les yeux débordants de tendresse de sa chienne Dolly, dans le regard un peu dédaigneux de Rita sa chatte... Les mots coulaient sans effort, simples, vrais, comme si le jeune homme était dorénavant autorisé à entrer dans ce qui constituait les bonheurs candides de sa vie aux Deux-Vents.

Elle livra même ce qu'elle n'avait jamais encore confessé à personne : le vide qu'elle sentait parfois monter en elle, grandir, l'envahir... Et surtout cette scène grotesque avec l'imprésario.

Alexandre resta un moment silencieux. Puis, d'une voix un peu sourde, il suggéra :

– Éloignez-vous de lui. La beauté, dit-on, réveille le diable.

– C'est difficile : ma carrière...

Brusquement, elle se tut. La mise en garde de l'abbé – et surtout la façon impétueuse dont il l'avait prononcée – prit soudain tout son sens. Le feu aux joues, elle se leva. Alexandre en fit autant et, comme la première fois, posa doucement sa main sur l'épaule de la jeune fille qui sentit une onde brûlante l'envahir jusqu'au ventre.

– Au revoir, Hélène. À demain à l'office. Et si vous éprouvez le besoin de vous confier, n'hésitez pas.

Sans répondre, elle s'enfuit.

Le lendemain, Alexandre célébra la messe dans la petite église du XII^e siècle, sous le grand Christ en bois d'olivier qui dominait l'autel. Revêtu de ses habits sacerdotaux, il lui parut étrangement beau. Son regard, chargé d'une force sereine, rayonnait.

Les villageois, d'abord méfiants, intrigués par la jeunesse et l'allure de leur nouvel abbé, avaient vite été conquis par sa simplicité. Et en plus, il avait l'accent du pays...

Après le sermon, Hélène attaqua les premières mesures d'un vieux cantique provençal au piano. La musique monta sous les voûtes, très pure, dans un silence inhabituel et recueilli. Elle jouait avec tant de sensibilité, tant d'émotion que France – qui d'ordinaire chantait en soliste le premier verset – laissa sa fille interpréter seule la partition. Puis la voix de l'ancienne cantatrice s'éleva enfin, haute et douce.

Au mas des Deux-Vents, le repas de midi fut morose. Brusquement, au dessert, Hélène se rendit compte que sa mère lui parlait :

– J’ai appris que la vieille Baptistine était allée passer quelques jours chez sa sœur. La mort de l’abbé l’a bien affectée, la pauvre... En attendant qu’elle revienne, j’ai pensé...

France sembla hésiter.

– Oui?

– Eh bien voilà, j’ai pensé que tu pourrais peut-être aider l’abbé Rouffier. Il essaie d’organiser tant bien que mal son emménagement, mais avec tous les devoirs de sa charge... Qu’en penses-tu? Tu connais bien le presbytère et il te ferait confiance.

Hélène ne répondit pas tout de suite. Mais elle savait qu’elle irait.

C’est ainsi qu’elle se retrouva tous les après-midi à la cure de l’église de Vindouris. Le plus souvent, elle était seule, car Alexandre était appelé par sa charge dans les collines environnantes. Elle faisait un peu de ménage, rangeait les livres, classait des dossiers. Elle préparait le repas et mettait le couvert, prenant un plaisir quasi sensuel à toucher les objets dont il se servait régulièrement. Enfin venait l’heure de l’Angélus qui, du campanile tout proche, sonnait clair sur les monts alentour. Hélène aimait particulièrement ce moment-là. Au plaisir purement musical s’ajoutait, semi-conscient, celui du retour imminent de l’abbé. Une pensée inquiétante, inconvenante, qu’elle chassait très vite, lui traversait alors l’esprit : elle l’attendait comme on attend un jeune époux.

– Appelez-moi Alexandre, ce sera plus simple, lui avait-il dit un matin, avant de partir.

Elle partageait très souvent son repas, puis ils faisaient ensemble la vaisselle en bavardant amicalement.

De retour au mas des Deux-Vents, le soir, dans son lit, elle se tournait, se retournait, s’agrippait aux draps, comme si ses mains, comme si tout son corps le cherchaient, lui, Alexandre. L’imminence du retour de Baptistine et surtout la perspective de ses prochains concerts la terrifiaient.

L’avant-veille de leur séparation arriva.

– Accompagnez-moi demain dans l’arrière-pays, Hélène. C’est tout ce que j’ai à vous offrir, pour vous remercier.

– Me remercier?

– Oui, de m’avoir tant aidé. Si vous voulez bien accepter ce cadeau de moi! plaisanta-t-il.

Ils quittèrent Vindouris après l’office du matin, dans la voiture d’Alexandre. Ils prirent la direction de la pointe de Dramont, puis descendirent les pentes douces du Rastel, où les villas se blottissaient, tapies dans les chênes-lièges et les pins. Ils dépassèrent la pointe du Cap. En bas, les vagues cognaient contre les falaises rouges.

Ils s’arrêtèrent un instant au col de Notre-Dame, puis le col des trois Thermes fut enfin là.

– La vallée des Merveilles, murmura Alexandre.

Du doigt, il lui désignait le paysage, les douces collines de Grasse, puis l’aride plan des Caussols. À l’horizon se dressaient les hautes crêtes enneigées du Mercantour.

– Ce n’est, hélas, accessible que trop peu de temps dans l’année, ajouta-t-il. Un jour, je vous y mènerai.

De nombreux sentiers rayonnaient autour du col. Ils en prirent un qui s’enfonçait dans la forêt. Alexandre faisait couler entre ses doigts la terre tantôt rougeâtre, tantôt blonde. Avec lui, elle redécouvrait, avec des yeux neufs, les arbousiers, les yeuses et les chênes-lièges, les oliviers nouveaux, les pins sylvestres décharnés et, plus haut encore, les mélèzes. Il lui faisait respirer le thym et le romarin, la sarriette, le pistachier, la lavande sauvage; admirer les hauts rochers découpés dans les coulées de lave, intercalés dans les conglomérats gris, roses et verts.

Parfois, presque à leurs pieds, un lapin s’enfuyait. Des moutons, plus loin, escaladaient lentement le flanc des montagnes, surveillés par un berger taciturne; au-dessus d’eux, des oiseaux de mer tournoyaient dans un ciel blanc à force d’être bleu et déchiraient l’air transparent de leurs cris.

Vers quinze heures, ils reprirent le chemin de Vindouris. Ils ne parlaient plus. Ils se quittèrent rapidement devant l'église.